cheikh al-'Aṭṭār influence fortement notre jeune azharite et lui donne l'ouverture d'esprit qui lui permet d'évoluer dans ses goûts littéraires. Lui qui mit à profit les cinq jours de relâche forcée de leur bateau à Mycènes pour rédiger une *maqāma* bien traditionnelle, va pourtant découvrir et adopter des genres littéraires qui lui étaient rigoureusement étrangers. En théâtre c'est la partie représentation (salle, comédiens, machinerie) qui le séduit ainsi que l'intérêt formateur du genre et il laissera à son étudiant 'Uṭmān Galāl le soin de traduire et adapter Racine et Molière. Dans le domaine de la presse si le Journal officiel égyptien (*al-Waqā'i' al-miṣriyya*) est fondé alors qu'il se trouve à Paris (1826), du moins, à son retour au Caire y augmentera-t-il la part de l'arabe aux dépens du turc et surtout il créera en 1870 un journal prestigieux : *Rawḍat al-madāris*. En ce qui concerne le roman, le '*Alam al-Dīn* de 'Alī Mubārak et *Ḥadīṭ Ibn Hišām* d'al-Muwayliḥi sont la filiation directe du *Tahliṣ* d'autant plus que dans les deux cas la *riḥla* joue un rôle. Concernant la traduction il faut mettre à l'actif de R. Ṭ. la création de l'École des langues — qu'il a conçue à l'imitation de celle des Langues orientales Paris — et les mille livres que lui et ses élèves ont traduits. Il n'est pas jusqu'à la poésie qu'il a modernisée en utilisant le système strophique du *muwašṣaḥ* andalou pour traduire l'ode rédigée en français par son compatriote Joseph Agop qui s'était fixé en France. Quel que soit le genre choisi, désormais le sujet a de l'importance et la littérature n'est plus de l'acrobatie verbale.

9. Le parallèle entre al-Ṭaḥṭawī et Ṭaha Ḥusayn s'imposait et A. L. le réalise avec affection et discernement. Chacun d'eux à sa façon a rédigé *Les jours*. Ils sont morts exactement à un siècle d'intervalle (1873, 1973) et leur action bénéfique, le sentiment qu'ils ont de la modernité et de leur identité d'égyptiens et / ou d'arabes présentent bien des similitudes. Et surtout ils ont la même idée dynamique du temps qui ne doit pas être perdu.

10. Conclusion : « De la règle à l'exception et l'inverse ». Avec beaucoup de brio A. L. montre que R. T. procède de la façon suivante : il part de la règle qu'il tient de sa tradition, ensuite il la confronte à l'exception qui se présente et enfin revient à la règle pour la revoir. On se contentera ici d'un seul des nombreux exemples qu'il donne. Le célèbre al-Qazwīnī déclare que le palmier ne pousse qu'en terre musulmane (*sic*). Or l'expérience apprend à R. Ṭ. que « les Français, après s'être donné bien du mal, ont réussi à en faire pousser à Paris, même s'ils ne donnent pas de fruits ». La découverte de cette exception pousse à revoir la règle et, corrigeant al-Qazwīnī, à faire avancer les connaissances en botanique.

Charles VIAL
(Université d'Aix-Marseille)

Jean FONTAINE, *Bibliographie de la littérature tunisienne contemporaine en arabe 1954-1996*. IBLA, Tunis, 1997. 14,5 × 21 cm, 49 p. + 61 p.

L'« Avertissement » nous informe que la première partie du livre est la reprise d'un article paru dans l'*Annuaire de l'Afrique du Nord 1994* tandis que la deuxième constitue vraiment la

bibliographie annoncée par le titre. Celle-ci, donnée uniquement en caractères arabes — comme il est normal — se subdivise en œuvres littéraires (poésie, nouvelle, roman, théâtre) et œuvres critiques (travaux universitaires, livres critiques, essais). On trouve également un tableau année par année de la production littéraire tunisienne depuis l'indépendance (1956).

La première partie, intitulée « Le champ littéraire tunisien », commence par la constatation qu'il est difficile de savoir exactement ce qui se publie. Le mérite de Jean Fontaine est précisément de se donner beaucoup de mal pour y parvenir — Charles Bonn se chargeant, lui, du même travail pour la littérature d'expression française. Les anthologies sont plus nombreuses; celle que Tawfiq Bakkar a consacrée au roman et à la nouvelle mérite d'être signalée parce qu'elle fournit une typologie raisonnée. En ce qui concerne les synthèses on mentionnera le travail déjà ancien de Muḥ. Fāḍil Ibn 'Āšūr, le récent livre de Fontaine (1941) et une œuvre collective sortie par l'Académie Bayt al-Ḥikma.

La création littéraire est représentée par 700 titres : une moitié consacrée à la poésie et l'autre moitié où recueils de nouvelles et romans sont à peu près à égalité, la portion congrue revenant au théâtre (42 pièces).

Avec 300 titres la critique littéraire, comparativement, n'est pas mal servie.

* * *

À l'indépendance chacun des genres littéraires dispose de sa figure de proue : la poésie avec Abū al-Qāsim al-Šābbi, la nouvelle avec 'Alī al-Dū'āḡi, le roman avec al-Bašīr Ḥrāyif et le théâtre avec Maḥmūd al-Mas'ādi.

J. F. distingue une succession de ce qu'il appelle de « moments tournants » qui vont influencer chacun sur une décennie :

1. L'avant-garde et les années soixante. Après le refus de la collectivisation d'Aḥmad Ben Salāḥ c'est le socialisme destourien qui devient doctrine d'État. La fondation de la Maison tunisienne de l'édition et celle de la revue *Qiyaṣ* par le Club de la nouvelle, permettent aux jeunes de s'exprimer. Déçus par les acquis de l'indépendance et avides de tunisianité, ils disent leur pessimisme. La figure emblématique est 'Izz al-Dīn al-Madani, à la fois romancier, dramaturge et poète.

2. Le nouveau théâtre et les années soixante-dix. Le libéralisme économique et la censure littéraire règnent. Le « Nouveau Théâtre » est une troupe privée (Fāḍil al-Ġa'a'ibī, Fāḍil al-Ġaziri, Muḥ. Dris et Ġalīla Bakkār) qui démonte les rouages de la mutation sociale et en montre les défauts.

3. La poésie cosmique et les années quatre-vingts. Ces années commencent par des journées sanglantes. « Pour la première fois le Tunisien verse le sang du Tunisien » (p. 21-22). Une névrose collective s'empare des créateurs. La poésie cosmique est aux antipodes du réalisme. Elle se complait soit dans la spiritualité soit dans l'extrémisme islamique.

4. L'autobiographie et les années quatre-vingt-dix. Après le traumatisme de la Guerre du Golfe et l'effacement du président Bourguiba l'écrivain se replie sur lui-même.

Ensuite, sous le sous-titre de « La classe moyenne »²⁷ J. F. complète son panorama. Il s'étend un peu sur le cas du roman, passant en revue les héritiers de Ḥrāyif : Mustafā al-Fārs, Ḥassan Naṣr, Muḥ. Ṣāliḥ al-Ġābrī, 'Amr Ibn Sālim, Muḥ. al-Hādī Ibn Ṣāliḥ, Muḥ. Riḍā al-Kāfī et enfin Faraġ al-Ḥawār avec qui « le roman explose ». Après quoi il ajoute la poésie néo-classique — qui représente « la majorité de la poésie tunisienne depuis quarante ans » (p. 29) — à ce qu'il avait dit sur l'élitiste « poésie cosmique ».

* * *

Le livre se termine, comme il a commencé, sur des propos désabusés. Si la censure n'est plus ce qu'elle était, elle demeure néanmoins présente. L'Union des écrivains tunisiens est toujours dirigée par un proche du pouvoir. Les émissions littéraires télévisées sont soit éphémères, soit mal faites; d'ailleurs sur ce sujet les études manquent, seul 'Abd al-Qādir Ben Ṣayḥ y travaille. La presse ne joue pas son rôle non plus, à l'exception des revues spécialisées : *Qiṣaṣ* (Club de la nouvelle), *al-Masār* (Union des écrivains) et *al-Ḥayāt al-ṭaqāfiyya* (Ministère de la culture). L'université fait à peu près son travail mais elle ne s'intéresse pas particulièrement à la littérature nationale et ses publications sont peu consultées. C'est la Maison de la culture de la ville de Tunis qui semble assurer le mieux la diffusion des œuvres.

Charles VIAL
(Université d'Aix-Marseille)

27. J'avoue ne pas comprendre pourquoi l'auteur a emprunté cette expression au titre d'un article de Jean-Philippe Bras.

II. ISLAMOLOGIE, PHILOSOPHIE

Jacques JOMIER, *Dieu et l'homme dans le Coran*. Cerf, Paris. 14,5 × 23 cm, 237 p.

L'auteur du *Commentaire coranique du Manār* et de nombreux articles qui introduisent à l'étude du Coran, propose sous le titre *Dieu et l'homme dans le Coran* une synthèse des plus appréciables, quant à l'aspect religieux de la nature humaine joint à l'obéissance au prophète de l'islam, selon ce même Coran : c'est ainsi que le sous-titre en précise le dessein. On y retrouve ce à quoi il a habitué ses lecteurs : clarté et justesse, largeur de vue et précision du détail, compréhension « comme de l'intérieur » de la sensibilité religieuse musulmane et de la cohérence interne de l'univers islamique. Ce faisant, il sait aussi évoquer et expliquer les différences essentielles entre l'islam et la tradition judéo-chrétienne, sans se départir jamais d'une honnêteté sereine et équilibrée. L'ouvrage se divise en onze chapitres qui peuvent être regroupés en trois sections.

La première section serait constituée par le chap. I, « Dieu et l'homme, une question toujours actuelle » (p. 9-30), où l'A. s'interroge sur le Dieu de l'islam et le Dieu du christianisme : s'agit-il du même Dieu et les trois « religions célestes » ont-elles le même monothéisme ?

Ce chap. I vise à préciser les concepts, à circonscrire les problèmes et à distinguer entre « être » et « connaître ». C'est l'occasion, pour l'A., de rappeler que « la mission de l'islam n'est donc pas uniquement de réactiver le commandement du monothéisme contenu dans le Deutéronome, mais aussi de mettre en place une liturgie, une morale, des observances, tout un style de vie destiné à protéger l'idéal musulman ; il instaure une société vouée à la propagation de cet idéal par des moyens normalement pacifiques, mais guerriers si les circonstances l'exigent (...). Bref, l'islam se présente simultanément comme une religion conforme à la nature, donc à la raison, sans aucun mystère surnaturel de salut, et comme une religion positive, sociale, sacralisée par une révélation » (p. 20).

Les chap. II à VII (la 2^e section) apparaissent alors comme une approche théorique de l'anthropologie coranique. Avec le chap. II, on découvre « Dieu, Seigneur de l'univers » (p. 31-38), dont il est le créateur : qu'en est-il alors de la *fiṭra* humaine ? Le chap. III contemple Dieu et l'homme dans la nature (p. 39-52) où tout rappelle l'action de Dieu, puisque les créatures